

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 31

Artikel: Le grand Frédéric
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221979>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pour les concerts, le souper, le bal) avaient été exécutées par la lithographie Spengler et Cie, alors à la rue d'Etraz. Chaque sorte de carte fait l'objet d'une décoration différente, les dessins sont finement exécutés, mais il y a une surabondance d'attributs et de symboles, et ils sont traités dans un style qui est fort loin de ce qu'on goûte de nos jours.

Les notes des divers fournisseurs et maîtres d'état ont été conservées. Parmi ces notes il est intéressant d'en voir une qui date des premiers débuts de Henri Heer-Cramer, tapissier et fabricant de meubles, qui venait de succéder à son beau-père E. Cramer. La seule facture que nous avons constatée provenir d'une maison encore existante aujourd'hui est celle de « F. Bonnard, rue de Bourg No 40, sur la cour, » pour fourniture de 33 aunes de calicot blanc large.

Une des pièces du dossier qui nous a semblé très intéressante, c'est la liste des Confédérés qu'on logeait chez les particuliers de bonne volonté, au nombre d'environ 160. Cela donne le nom des principaux membres de la Société helvétique dans les diverses parties de la Suisse, et par contre-coup, nous fournit des précisions sur le domicile en 1842 de tel de nos compatriotes de renom. Le professeur Alexandre Vinet était inscrit pour recevoir un négociant bâlois, Emile Thurneissen, peut-être une ancienne connaissance, ainsi que Gaspard Naegeli de Zurich. Le docteur-médecin J. Mengis, de Louèche, dont on admira beaucoup le beau ténor dans le grand concert, était logé chez M. Gaulis-Perret, Cité-Devant (aujourd'hui bureau du Service des bâtiments de l'Etat). Le professeur Pidou, à la Palud, recevait son collègue le professeur Alexandre Daguet de Fribourg. Cinq confédérés étaient logés au château de Beaulieu chez Mme veuve Conod. Outre Mendelssohn, le président de la Société, M. Aug. Jaquet, était censé accueillir le lieutenant Schmidt de Lucerne, tandis que son collègue le conseiller d'Etat Ruchet, domicilié à la campagne de Villamont, attendait un capitaine grison, M. Abys. Juste Olivier, alors en Martheray, en faisait autant en faveur d'un négociant de Genève. L'organiste Vogt de Fribourg était inscrit pour l'hôtel de France et un autre Fribourgeois, M. Vicarino-Schaller, négociant, était dévolu au président du Conseil d'Etat, Henri Druey, qui habitait alors le Petit Rocher au Maupas. Nous bornons ici cette énumération qu'on pourrait aisément allonger.

Le succès des concerts de 1842 encouragea les amis de la musique dans notre ville et de notre canton à jeter alors les bases d'une nouvelle société de musique à Lausanne, avec le programme de donner chaque année un grand concert spirituel et six concerts ordinaires. Un comité fut nommé qui comptait entr'autres dans son sein MM. Ed. Chavannes, Dapples et Verdeil. Nous ne sommes pas en mesure de dire quelles furent l'activité et la durée de cette société.

G. A. Bridel.

LE GRAND FRÉDÉRIC

Maintenant qu'il est devenu vieux et qu'il ne peut plus aller dans la forêt, abattre les grands sapins marqués pour la coupe, le grand Frédéric reste longtemps sur la galerie de sa maison à regarder les villageois s'en aller au travail. Il fume sa grosse pipe, jette un coup d'œil au journal ou bien descend dans son jardin potager. Il fait le tour de ses plates-bandes en s'appuyant sur un bâton à cause de ses rhumatismes. Durant l'après-midi, il dort, étendu sur une chaise-longue parce qu'il a bien travaillé toute sa vie et que maintenant il a droit à prendre du repos.

Mais le soir, quand le temps est favorable, il fait une petite promenade dans la rue, puis entre tout droit au « Café des Balances ». Il s'assied, un peu à l'écart, près du poêle de faïence et là, adossé au mur, il déguste ses droits décus en silence. Bientôt la porte s'ouvre de nouveau ; c'est Jules du Pontet, puis Alfred et d'autres encore qui s'installent autour de la table ronde. Souvent le grand Frédéric tend l'oreille pour mieux en-

tendre les histoires qu'on raconte à voix basse en se penchant en avant et en lançant à gauche et à droite des regards méfiants. Car cette humble salle à boire, ornée de quelques chromos et décorées d'affiches, est le seul endroit du village où il se trouve en contact avec le vaste monde. C'est là qu'il apprend les nouvelles à sensation, là qu'on commente les petits événements du jour comme les décisions de la municipalité ou celles du conseil général, là qu'il entend parler des saisons, des travaux, de l'avancement de l'année ou de l'abondance des récoltes.

Quelquefois, les jeunes viennent s'asseoir à sa table ; alors il lui arrive d'offrir un litre et de raconter une histoire. Son corps va s'engourdisant, ses rhumatismes le font souffrir, sa vue a baissé et son oreille devient de plus en plus dure. S'il est usé par l'âge et par les infirmités, il a néanmoins gardé sa langue, une langue qui ne se fatigue pas et qui va sans arrêt, comme l'eau à la fontaine. Sa voix est un peu cassée et chevrotante, mais les mots arrivent avec facilité.

Ce soir-là, il racontait une histoire qui remontait à quarante ans en arrière, une histoire qu'on écoutait volontiers, bien qu'elle fut connue de tous les gens du village.

Il alluma sa grosse pipe, tira quelques larges bouffées qu'il lança vers le plafond, vida son verre à petits coups et commença :

« C'était en avril. Nous étions quatre à faire du bois dans la forêt de la Combe. A cette époque, il n'y avait pas, comme aujourd'hui, de belles routes avec des quais d'embarquement devant lesquels viennent s'aligner les camions-automobiles pour recevoir leur charges de « billons ». La montagne n'était guère connue que des bûcherons et des chasseurs. Et pour aller, du village à la forêt dont je vous parle, il fallait bien compter deux heures, à cause des mauvais chemins.

Nous étions partis à la pointe du jour. L'air était vif et le ciel brumeux. Les bourgeons des hêtres étaient tout près d'éclater. Ils n'attendaient qu'un peu de soleil pour s'épanouir. De temps à autre une bouffée d'air froid, descendant des hauts pâturages où la neige s'attarde, passait sur la montagne et s'en allait se perdre dans la plaine.

A peine arrivés, comme le temps pressait, nous nous sommes mis à l'ouvrage tout de suite. Attelés par le pied, les grands sapins se sont inclinés les uns après les autres, brisant leurs branches d'en haut et rebondissant, dans leur chute, jusqu'au chemin. Ensuite, il fallait les ébrancher, les sectionner et leur enlever l'écorce. C'est un ouvrage assez long, comme vous le savez, et qui demande beaucoup de temps, si bien que nous n'avons pu charger nos « billons » que vers le soir. Quand tout fut prêt, mes trois compagnons éteignirent le feu, ils enfilèrent leurs vestes, allumèrent leurs pipes et emportèrent leurs outils.

— Allez seulement, leur dis-je, j'ai encore deux ou trois coups de hache à donner par là, le temps d'ébrancher le dernier sapin et je vous rejoins dans une demi-heure.

Et ils s'en allèrent.

Quant à moi, je levai ma hache et, chaque fois, d'un seul coup je coupai une branche. Lorsqu'il y en eut assez sur le sol, je les ramassai pour les mettre en tas. J'ai toujours aimé le travail bien fait. Il faut dire aussi que j'y mettais un peu d'orgueil. J'aimais entendre dire au village qu'il n'y en avait point comme le grand Frédéric pour abattre les sapins, charger les « billons » et donner les grands coups de hache à la volée. Je passais pour être ardent à l'ouvrage et je mettais mon point d'honneur à conserver cette réputation. J'en ai été bien puni, comme vous allez voir.

J'avais ébranché les trois quarts de mon arbre quand brusquement ma hache dévia. Elle avait, sans doute, rencontré un gros nœud. Elle rebondit et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, vint s'abattre sur mon pied gauche. Le bout du soulier se fendit. Je ressentis un choc violent, mais aucune douleur. Je repris mon outil et m'apprêtais à achever mon travail quand je sen-

tis tout à coup quelque chose de chaud qui coulait dans mon soulier. Du coup, je compris ce qui venait d'arriver.

Je m'assis, je me déchaussai avec précaution, pas assez cependant pour que je n'éprouve pas une vive douleur au moment où je mis la plaie à nu. La hache était venue donner en plein sur les orteils. Je pris, dans mon sac de montagne, la chemise de rechange que j'ai toujours avec moi. C'était une chemise de toile blanche. Je la déchirai pour faire un pansement ; mais le sang coulait avec une telle force que le linge fut bientôt tout piqué de points rouges. Je dus employer tout ce qu'il me restait de toile. Après cela, vous comprenez bien qu'il m'était impossible de remettre mon soulier. C'est ainsi que je me suis acheminé, mon sac au dos, ma hache à l'épaule et un bâton à la main.

La nuit était là, une nuit sombre avec un ciel bas ; le vent s'était mis à souffler avec violence annonçant la pluie. Il n'y avait pas une âme sur la route ; de temps à autre j'entendais un bruit furtif : c'était quelque oiseau ou quelque animal que mon arrivée dérangeait dans son sommeil.

Au début, tout alla bien ; mais quand j'eus marché durant la première demi-heure, je me sentis très las. Je dus m'asseoir sur un « billon » au bord du chemin. Je touchai le pansement : le sang coulait toujours. Que faire ? Rester là, dans la forêt, par une nuit d'avril, sans manteau, sans couverture, attendant qu'on vienne à mon secours ? Il n'y fallait pas songer, d'autant plus que la nuit ne se passerait pas sans pluie. Il mieux était de descendre par petites étapes, marcher sans arrêt jusqu'au village. Je me remis en route. Ah ! mes amis, quelle douleur au moment où j'appuyai le pied sur le sol. J'allais ainsi, boitant comme un vieil éclopé, en m'appuyant tant bien que mal sur mon bâton.

A la deuxième étape, je n'eus pas le courage de reprendre ma hache ; je l'abandonnai au bord du chemin. Et puis, je commençais à me sentir faible, très faible. J'étais tout en transpiration et quand je m'arrêtais pour m'essuyer le front, j'éprouvais brusquement des frissons à en claquer des dents.

Combien de temps j'ai marché ? Il me serait impossible de le dire. Je sais qu'à un moment donné j'ai franchi un pont et qu'ensuite j'ai essayé de prendre les « raccourcis ». Tout en bas au fond du ravin, j'entendais le ruisseau qui tombait en cascades.

A partir de ce moment, j'ai marché à la manière des somnambules et chaque fois que je butais contre une pierre ou contre une de ces grosses racines qui affleurent le sol, je tombais au bord du chemin. Une fois, j'ai dû m'évanouir car à peine revenu à moi j'ai aperçu une lumière. Alors tout mon courage m'est revenu et je me suis mis à crier et à appeler. Comme rien ne bougeait, j'eus encore la force de lancer une pierre. Elle vint frapper le volet avec fracas. Alors la fenêtre s'ouvrit et j'entendis :

— Qui va là ?

A mes plaintes, quelqu'un accourut. Depuis ce moment, j'ai perdu connaissance. Quand je revins à moi, j'étais dans mon lit. Le docteur avait achevé le pansement et je vis Jules au Sapeur qui m'avait secouru à temps — se pencher pour me dire :

— Eh bien ! mon vieux, tu l'as échappé belle !

A peine guéri, j'ai repris le chemin de la forêt.

Le grand Frédéric se tut. Il commanda un second litre et l'on parla d'autre chose.

Jean des Sapins.

Le roi et le jardinier. — Au lendemain d'une grande bataille, un roi fameux s'en fut trouver son jardinier.

— Eh bien ! Baptiste, que restes-tu au jardin ?

— Hélas ! sire, les grenadiers sont passés, les lazzis sont flétris. Il ne reste plus que de soulever quelques pensées.

La vérité sort de la bouche des enfants. — Dites-moi, madame, c'est vraiment vrai que vous avez oublié votre musique et que vous ne pourrez pas chanter.

— Oui, ma chère. Pourquoi ?

— Parce que justement papa dit que c'est vraiment trop beau pour être vrai !